

BEBE ! BEBE !... JIKKOI ! LES ZORÓS VONT À LA CHASSE

Gilio Brunelli

candidat à la maîtrise en anthropologie
Université de Montréal

Bebe ! Bebe !... Jikkoi !! – «Des cochons sauvages, des cochons sauvages !... Par là !», le cri éclate inattendu dans le calme ensoleillé et paresseux de l'après-midi amazonien. On se trouve dans un village indien au coeur de la forêt tropicale, là où la tradition veut que l'on passe les heures les plus chaudes de la journée tranquillement allongés dans des hamacs à l'intérieur d'accueillantes *malocas* (maisons collectives), à plaisanter et à causer pacifiquement, en attendant que le soleil perde un peu de son ardeur pour sortir à nouveau en plein air et s'occuper des tâches de la vie quotidienne. Aujourd'hui toutefois, un gros troupeau de cochons sauvages (*Tayassu albirostris*) a été aperçu à quelques kilomètres seulement du village et, pour des gens dont l'approvisionnement en viande dépend exclusivement de la chasse, il est évident qu'il s'agit d'une occasion que l'on ne peut se permettre de perdre.

En quelques instants le village entier est en ébullition. Les hommes et les garçons saisissent leurs armes et, par petits groupes formés au hasard, dans l'urgence du départ, empruntent le sentier qui mène du côté où les cochons sauvages ont été signalés. De justesse, nous arrivons à rejoindre le dernier groupe d'adolescents qui s'apprentent à partir avec leurs arcs plus petits, et leurs flèches tout aussi mortelles que celles de leurs aînés.

Il est évident, puisque nous sommes loin d'avoir leur agilité et leur habitude de la forêt, que nous retardons la marche de ces jeunes aspirants chasseurs et, tout le long du chemin, nous sommes dépassés par des hommes qui, se trouvant ailleurs au moment où les cochons sauvages ont été signalés, ont dû rentrer au village pour chercher leurs

armes et courent maintenant rejoindre le groupe principal des chasseurs. Un peu éloignées, les femmes viennent en arrière de façon à aider ensuite à ramener au village les animaux abattus. Les chiens semblent fous. Très excités par l'odeur forte des cochons, ils vont et viennent, ajoutant un brin de confusion à cette expédition de chasse qui a toute l'allure d'une randonnée en forêt.

Le soir de ce même jour, au village, c'est la fête. La chasse a été bonne.

Nous sommes au village zoró, au Mato Grosso (Brésil), pendant l'été 1984.

QUELQUES POINTS DE REPÈRE THÉORIQUES

Nous avons donc eu la chance, rare de nos jours, d'assister et de participer dans un village amérindien à une expédition de chasse qui ne constitue pas pour la population un loisir de fin de semaine, mais pratiquement la seule source d'approvisionnement en viande.

Au cours de notre recherche de terrain parmi les Zorós * nous avons suivi plusieurs expéditions de chasse, individuelles et collectives, et c'est sur ce sujet que nous voulons amorcer une réflexion. Notre attention portera sur la technologie et les techniques de chasse employées,

* Contrairement à ce qui arrive au Brésil, où la tendance est d'employer de moins en moins le pluriel dans la transcription des noms des groupes amérindiens, au Québec la tendance est de l'employer de plus en plus. Écrivant pour une revue québécoise, nous tenons à nous excuser auprès de nos lecteurs brésiliens.

ou, plus précisément, sur leurs transformations.

Nous n'avons trouvé dans l'examen de la littérature pertinente aucune approche qui nous satisfasse pleinement et nous souhaitons y ajouter des éléments différents qui, nous l'espérons, retiendront l'attention des chercheurs.

Bien des opinions ont circulé¹ dans la recherche anthropologique en Amazonie touchant l'impact de l'introduction des armes à feu chez les Amérindiens. Le débat s'est enflammé surtout lorsque Ross (1978) a osé affirmer que, somme toute, pour ce qui est de l'arsenal cynégétique, l'introduction du fusil en Amazonie n'a sûrement pas été géniale, et que la chasse avec les armes traditionnelles continue d'être plus efficace que celle avec les armes à feu.

En 1979, Chagnon et Hames ont écrit un court article à propos de la question soulevée par Harris (1971 et 1974) et reprise par Gross (1975), à savoir, que les sociétés de l'Amazonie souffrent d'un manque chronique de protéines. Rejetant cette idée, Chagnon et Hames nous informent par ailleurs que 94% des animaux tués par les Yanomamos – qui consomment une quantité de protéines largement supérieure à la moyenne – le sont à l'aide d'arcs et de flèches. Les recherches que Lizot (1977) avait menées quelques années auparavant auprès d'autres groupes yanomamos donnent raison à Chagnon et Hames. En d'autres mots, ces auteurs nous disent que la technologie traditionnelle est plus qu'adéquate pour assurer l'approvisionnement en viande des groupes indiens de l'Amazonie.

Très étrangement, toutefois, cette même année (1979) Hames publie un autre article dans lequel il examine de façon comparative les caractéristiques et les possibilités de l'arc et des flèches d'une part et du fusil d'autre part, tels qu'utilisés par les Ye'Kwanas et par les Yanomamos. Cherchant ainsi à tester l'hypothèse qui dit que «the shotgun is greatly superior to indigenous implements for killing game» (1979 : 220), il finit par conclure qu'en réalité «it is safe to say that the shotgun is a superior weapon to bow for killing any animal» (1979 : 240).

Récemment Yost et Kelley (1983) ont comparé au fusil la sarbacane et la lance dans l'utilisation qu'en font les chasseurs waorani, et ils en concluent que si le fusil est plus efficace que les armes traditionnelles, il l'est surtout à cause de sa «generalized capacity to reach into a broad variety of niches» (1983 : 223). Mais les Waorani n'en ont pas pour autant abandonné leurs armes traditionnelles ; au contraire, affirment Yost et Kelley : «They are utilizing it [le fusil] in a balanced relation to the traditional weapons, particularly the blowgun» (1983 : 223).

Bref, tels nous semblent les termes dans lesquels se situe aujourd'hui, en anthropologie, la problématique sur la chasse dans les populations autochtones de l'Amazonie. Quant à nous nous demeurons de plus en plus sceptique car, à cause des biais conceptuels introduits en anthropologie par le déterminisme écologique – souvent joint à un certain matérialisme, facile et injustifié –, il arrive qu'un tapir ou un cochon sauvage, ou encore un cervidé,

soit appréhendé avant tout dans ces études, comme un «significant protein package» (Ross 1978 : 2) et que la chasse, conséquemment, soit conçue comme une technique visant uniquement à s'emparer, avec le minimum d'effort, de ce «paquet de protéines». Cette manière de concevoir la chasse et les animaux chassés nous semble pour le moins réductionniste et, de toute évidence, elle ne peut rendre compte de l'extrême complexité des relations que les Amérindiens de l'Amazonie entretiennent avec les animaux qui habitent ce même milieu.

Si une protéine d'origine animale équivaut à une autre protéine d'origine animale, pourquoi, alors, les Amérindiens se donneraient-ils tant de peine et de travail pour trouver un animal plutôt qu'un autre, par exemple un cochon sauvage plutôt qu'un singe ? Ou bien, un tapir plutôt qu'un jaguar ? Comment expliquer qu'aucune société d'Amazonie ne mange de jaguar ? On pourrait soulever toute une longue série de questions auxquelles l'approche écologique seule n'est sûrement pas en mesure de trouver de réponses adéquates.

Il nous apparaît donc important de voir s'il existe des raisons autres que la plus ou moins grande efficacité, qui ont peut-être motivé les Zorós à adopter de plus en plus le fusil et à délaisser la technologie traditionnelle dont les pivots étaient l'arc et la flèche. Car, il faut le dire, les Zorós, à l'instar de la plupart des groupes autochtones d'Amazonie, ont pris le train de la technologie occidentale, et ceci non seulement pour la chasse !

Dans ce débat, nous favorisons une interprétation qui privilégie les aspects acculturatifs, plutôt que les aspects purements utilitaristes de la technologie occidentale. Nous croyons, avec Chagnon et Hames (1979), que les Amérindiens d'Amazonie avaient, bien avant l'introduction du fusil, mis au point des outils leur garantissant l'apport protéique nécessaire à la vie, et même plus que cela. Et nous avons des raisons de croire que ce fait ne vaut pas seulement pour les Yanomamos, mais qu'il s'agit d'une constante que l'on retrouve un peu partout dans des sociétés semblables d'Amérique latine (Clastres 1980) et d'ailleurs (Sahlins 1972). On peut donc exclure, et nous tenons à le déclarer explicitement, que l'adoption des armes à feu soit due à l'insuffisance de la technologie traditionnelle.

D'après nous, la clé d'interprétation de ce phénomène se trouve dans le fait que toutes ces sociétés, les Achuars de Ross, les Yanomamos de Chagnon, de Hames et de Lizot, les Ye'Kwanas de Hames et les Waorani de Yost et Kelley, tout comme les sociétés que nous avons connues personnellement lors de nos séjours en Amazonie, les Suruis, les Cintas Largas, les Nambikwaras, les Zorós, et aussi précisément ces mêmes Achuars dont parle Ross, sont maintenant assujetties – de même que toutes les sociétés amérindiennes de l'Amazonie en général, mais pour des raisons qui varient selon les pays qui se partagent politiquement le territoire – à de fortes pressions qui tendent à annihiler leurs modes traditionnels de fonction-

nement et de reproduction, et à les intégrer à tout jamais dans le mode occidental. Des changements profonds et violents sont donc en train de se produire au cœur même de ces sociétés et de les transfigurer radicalement (Ribeiro 1982). Dans ce contexte, le fait d'isoler un élément ponctuel de la technologie d'un peuple comme le fusil, et de prétendre comprendre les raisons de son adoption ou celles du rejet des armes traditionnelles sans le situer historiquement et culturellement, ne peut nous faire avancer dans la compréhension de ces sociétés. Au contraire on risque d'aboutir à des aberrations telles que le fait de considérer une proie sous le seul angle des protéines.

Nous soutenons donc que pour comprendre l'adoption du fusil il faut se situer dans le contexte général des transformations récentes et que la raison du franc succès de cette arme nouvelle est due avant tout à la valeur acculturative de cet instrument des blancs. Durant l'été 1984, nous avons passé trois mois au village zoró, et ce sera à travers l'examen de la chasse telle que pratiquée par cette population que nous essaierons de vérifier le bien-fondé de notre hypothèse.

DONNÉES ETHNOGRAPHIQUES

Les Zorós

Les Zorós, qui s'auto-dénomment *Panguyen*, sont un groupe d'autochtones de l'Amazonie brésilienne amenés en 1978 au contact avec les représentants de la société nationale brésilienne². Avec d'autres groupes autochtones qui habitent la même région, ils forment la famille linguistique et le complexe culturel tupi-mondé (voir encadré).

On ne connaît pas les dimensions de la population zoró d'avant le contact. En 1976 un fonctionnaire de la FUNAI (Fondation Nationale des Indiens : voir plus loin encadré «La FUNAI») a pu reconnaître, par avion, vingt *malocas* et a chiffré les Zorós à 800 ou 1000 personnes. Il faut toutefois préciser qu'en 1976 les Zorós étaient à la fin d'une longue période de guerre qui avait fait de nombreux morts, et qu'ils avaient déjà subi les ravages d'une épidémie de tuberculose, probablement transmise par leurs voisins, les Suruis. En 1978, quand la FUNAI les réunit en un seul village, ils étaient environ 400 personnes. Ils ne sont maintenant (été 1984) qu'environ 200 personnes, dont 170 vivent au village que nous avons visité. Les autres sont dispersés dans des villages gaviões et cintas largas.

Leur mode de vie traditionnel, à l'instar de celui de la plupart des groupes indiens de la forêt tropicale, reposait – et repose encore – sur la chasse et la pêche, d'une part, et sur la cueillette et l'horticulture, d'autre part.

Ils vivaient autrefois dans des maisonnées (40 à 50 personnes) isolées dans la forêt, éloignées les unes des

LES TUPIS-MONDÉS

Un groupe d'Amérindiens qui s'auto-dénommaient Mondés a été visité par Lévi-Strauss dans les années 1930 et une famille linguistique tupi-mondé a été identifiée par Rodrigues en 1958. La région où ces groupes habitaient, cependant, n'était que partiellement et superficiellement connue à cette époque et il faudra attendre jusqu'à la fin des années 1970 pour avoir une carte complète et détaillée de la région et des informations sûres et précises à propos des autochtones qui l'habitent. Conséquemment ce ne sera qu'au début des années 1980 que les chercheurs commenceront à appréhender un certain nombre de groupes amérindiens contactés à partir de 1960, comme faisant partie d'une seule et même grande unité linguistique et culturelle.

Au cours de ces années, des groupes cités par Rodrigues en 1958, à savoir les Mondés, les Salamais, les Diguts, les Aruas et les Aruaxis, seuls les Diguts, appelés Gaviões par les Brésiliens, ont réussi à survivre à la colonisation et au développement sauvages auxquels la région a été assujettie et à garder, comme groupe, leur identité ethnique et une partie de leur territoire ; les Aruás, les Salamais et les Mondés, appelés Tubarões, ont été dispersés et ne forment plus de groupes ethniques identifiés, et les Aruaxis ont été complètement exterminés.

Aujourd'hui (CIMI 1985) donc, la famille tupi-mondé est composée par les Aruas, les Cintas Largas (1000), les Gaviões (220), les Mekens (50, considérés comme des Tupis-Tuparis par Rodrigues 1964), les Salamais, les Suruis (340), les Tubarões et les Zorós (200). Tous ces groupes sont en contact permanent avec la société nationale brésilienne sauf, semble-t-il, quelques bandes Cintas Largas.

Aucune étude n'a été faite sur l'ensemble de ces groupes, alors que commencent à paraître les études sur l'un ou l'autre d'entre eux : une thèse en anthropologie sur les Suruis (Mindlin 1984) et une sur les Gaviões (Moore 1984).

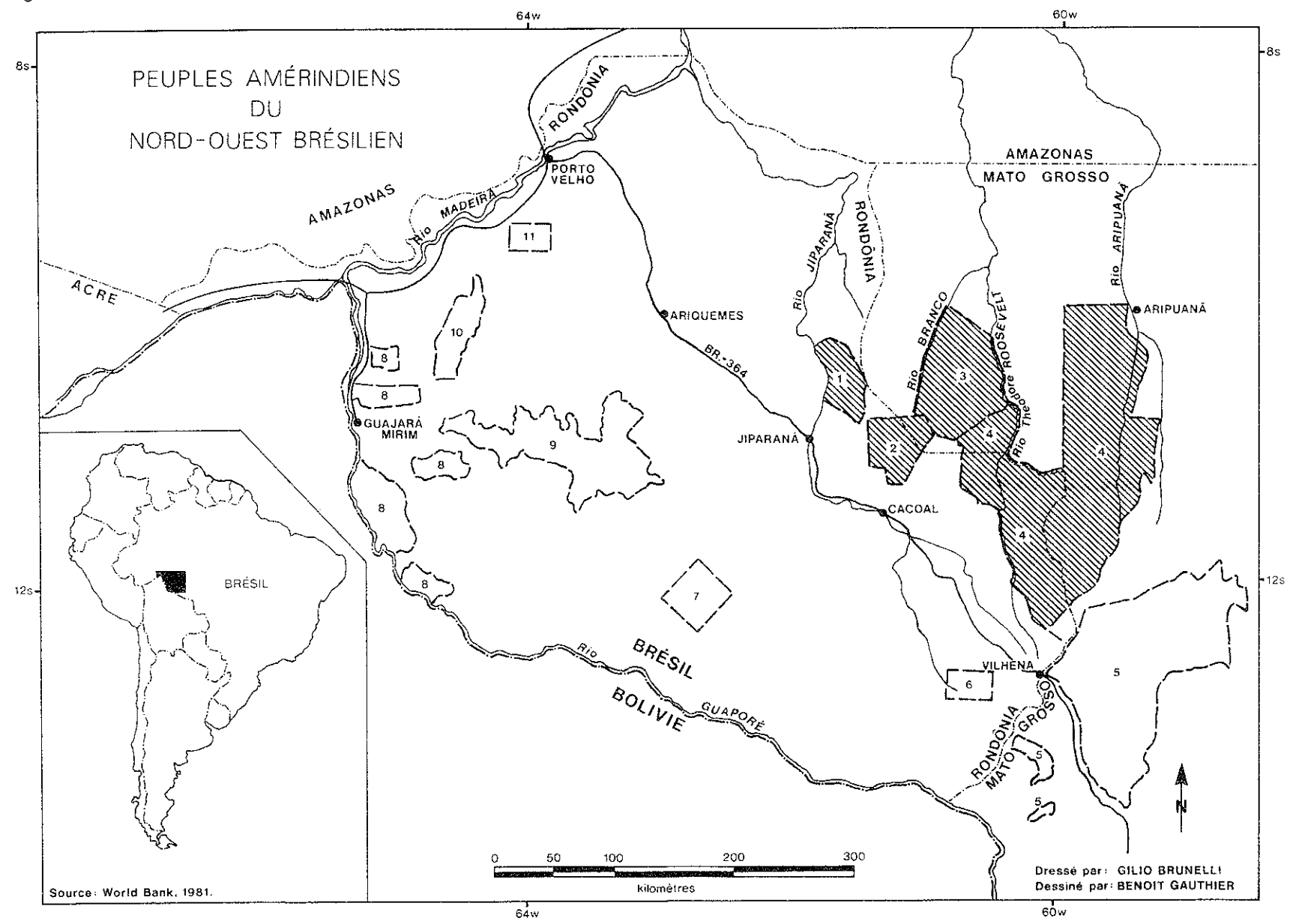
autres, et ne reconnaissaient aucune autre chefferie que le leadership exercé par le maître de la maisonnée où ils habitaient. Cependant, certains d'entre eux, grâce surtout à leurs pouvoirs chamaniques ou à leurs exploits guerriers, pouvaient avoir une influence et une autorité qui dépassaient de beaucoup les limites sociales de la maisonnée et du réseau de parenté.

Le territoire

Le territoire actuel des Zorós (environ 4000 km²) est maintenant compris entre le Rio Roosevelt, à l'est, et le Rio Branco, à l'ouest, (voir fig. 1), et attend, aujourd'hui encore, d'être officiellement reconnu à titre de territoire indien par le gouvernement brésilien (voir encadré : «La région»).

Compris approximativement entre 60° 30' – 61° 10' de longitude ouest et 10° 00' – 11° 00' de latitude sud, ce territoire est couvert par une forêt humide tropicale très dense et très riche en espèces différentes. Une grande

Fig. 1



Source: World Bank, 1981.

Dressé par: GILIO BRUNELLI
Dessiné par: BENOIT GAUTHIER

- | | | | |
|--|---------------------|----------------|------------------|
| | 1 Gavioes et Araras | 5 Nambikwaras | 9 Uru-eu Wau-wau |
| | 2 Suruis | 6 Tubaroes | 10 Karipunas |
| | 3 Zorós | 7 Makuraps | 11 Karitianas |
| | 4 Cintas Largas | 8 Pakaas Novas | |
| | | | |

Note: les Aruas et les Salamais ne sont pas indiqués sur cette carte, comme les autres groupes qui sont maintenant dispersés dans plusieurs réserves.

quantité de petites rivières le sillonnent dans toutes les directions avant d'aller se joindre aux deux rivières principales qui constituent les limites territoriales, alors que de nombreuses ondulations, qui arrivent rarement à s'élever à la hauteur de montagnes, interrompent l'horizon et descendent doucement vers le nord.

Le climat tropical qui y domine offre des jours normalement très chauds et des nuits fraîches, le taux d'humidité restant toujours très élevé. L'année est divisée en deux périodes principales : la saison sèche, de mai à octobre, et la saison des pluies, de novembre à avril.

Aucune analyse du sol n'a encore été faite, mais nous avons des raisons de croire qu'il n'est pas spécialement propice à l'agriculture.

Les instruments de chasse :

L'arc et les flèches

Traditionnellement, l'outil de chasse des Zorós était l'arc et la flèche.

Faits d'une seule pièce de bois de palmier (*Guilielma speciosa*), les arcs zorós (*mbar-pé*) ont une section ovoïdale et sont très longs, mesurant environ 2 m (fig. 2). Peu élastiques et très durs, ils exigent de l'archer beaucoup de force physique ; si toutefois l'on dépasse une certaine limite de force, ils se cassent au milieu.

Nous avons assisté à la fabrication de plusieurs arcs. Une longue section du tronc du palmier est d'abord dégrossie à la machette et façonnée au couteau, pour être ensuite polie avec soin à l'aide de défenses de sanglier. On fait alors l'application, à froid, de cire d'abeilles noircie avec du charbon, de façon à obtenir cette brillante couleur noire qui recouvre uniformément le bois. Pour tendre l'arc, on tresse une corde avec les fibres d'une liane appelée *ini kit-am* ; pour l'attacher ensuite aux deux extrémités de l'arc, il faut parfois faire chauffer la tige.

Les flèches (*njap*) utilisées sont de différents modèles, selon les types de gibier.

Pour la chasse au gibier terrestre et aux gros volatiles, on se sert des grandes flèches (*njap*), longues d'environ 1,80 m. Elles sont faites d'une hampe en bambou (*Bambusa vulgaris*, dont ils utilisent deux variétés, *ma kora* et *manga njap*), à l'extrémité de laquelle est insérée une pré-hampe de *Guilielma speciosa* qui sert à fixer la pointe à la hampe. Cette pointe, de forme foliacée, est formée d'un segment de bambou très acéré et coupant des deux côtés. Le tout est maintenu ensemble par une ficelle de coton, peinte en noir dans le haut et en rouge au bas. À l'occasion, les Zorós enjolivent cette partie avec une couronne rouge en duvet d'ara (*Ara macau*) et/ou un dessin géométrique noir et blanc en poil de sanglier (*Tayassu albirostris*). À l'autre extrémité de la hampe sont disposés de façon aérodynamique deux demi-plumes d'épervier (*Spizaetus tyrannus*) ou de *mutum* (*Crax L.*) fixées, elles aussi, par une ficelle de coton rouge, et qui servent d'ailerons. Finalement une encoche est pratiquée

LA RÉGION

Les Zorós habitent une région qui, politiquement et administrativement, fait partie de l'État de Mato Grosso mais dont l'histoire récente, toutefois, est plus reliée au développement de Rondônia qu'à celui du Mato Grosso. En effet, l'occupation de cette région s'est faite à partir de Rondônia, les colons et les riches éleveurs, qui voulaient se tailler une propriété en forêt, poussant toujours plus loin les lignes de pénétration et d'occupation foncière établies par l'INCRA pour les projets de colonisation de Rondônia. Aujourd'hui encore les deux seules routes qui permettent d'accéder à cette région du Mato Grosso, une légale et une abusive, commencent en Rondônia. Quant aux Zorós eux-mêmes, aucune route ne mène à leur village et pour y accéder il faut louer des petits avions-taxis dans les villes de Rondônia.

Rondônia a été créée comme territoire autonome de la fédération brésilienne en 1943, mais le processus de son occupation et intégration n'a été mis en branle qu'aux débuts des années 1960 par la construction d'une route, la BR-364, qui la relie au reste du pays. Sur cette route, terminée en 1968, sont passés des centaines de milliers de colons qui, durant les années 1970, ont délogé les Amérindiens, ont occupé physiquement le territoire, ont planté café et cacao et ont produit la richesse nécessaire à promouvoir Rondônia au rang d'État, en 1981.

Un nouveau projet, ambitieux, de développement du nord-ouest du Brésil (Polonoroeste) a été entrepris en 1981, financé en partie par la Banque mondiale. L'exploitation minière, le renforcement de l'appareil administratif, la préoccupation écologique, l'assimilation des Amérindiens, la construction d'un réseau routier et le soutien à la colonisation sont les objectifs poursuivis par ce projet qui veut rattrapper en quelques années l'abandon et le désintérêt dans lesquels ces régions ont toujours été laissées auparavant.

près du dernier noeud de la hampe afin que la flèche puisse s'ancrer sur la corde de l'arc (fig. 3).

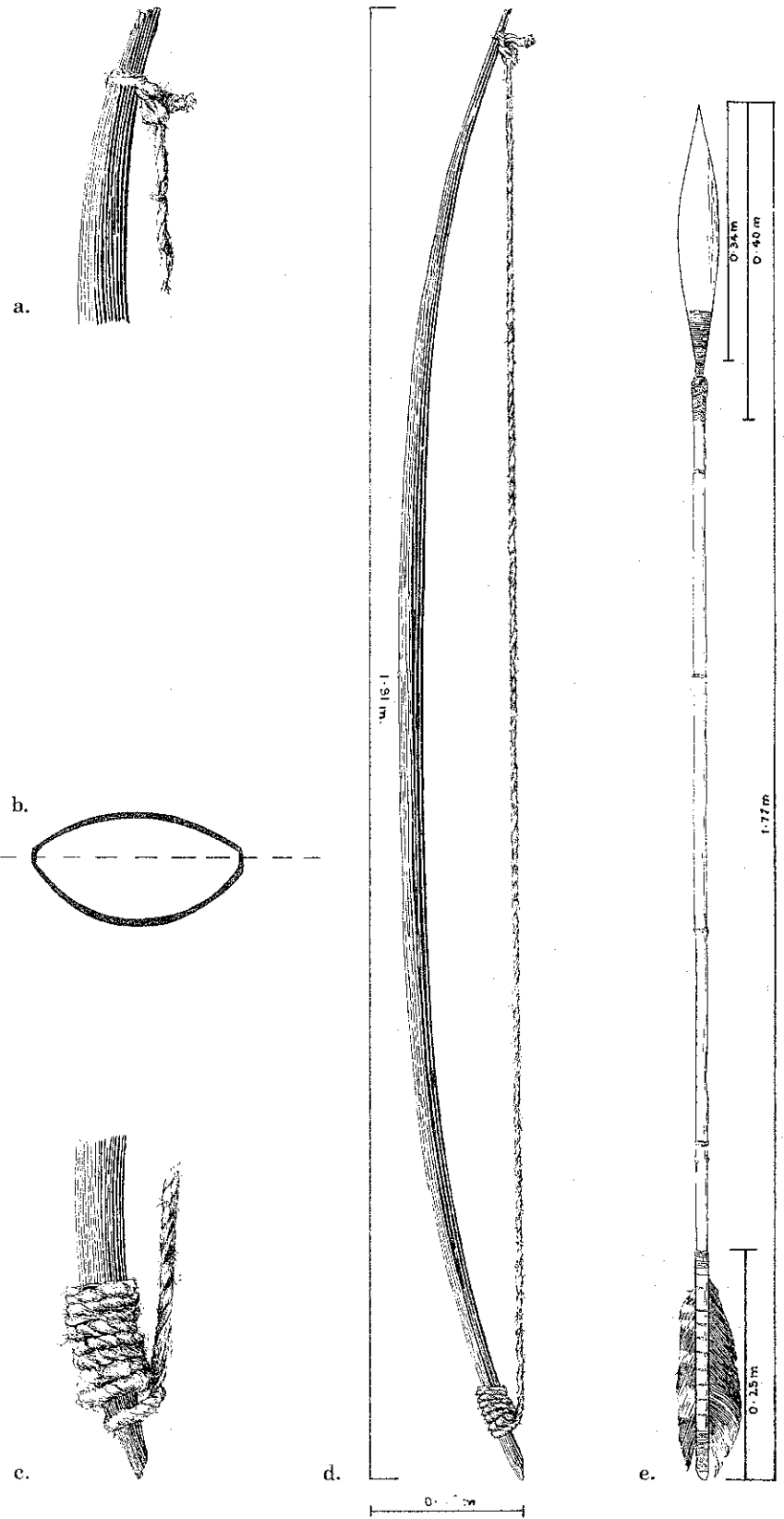
Lancées par un arc zoró, les grandes flèches peuvent avoir un impact suffisant pour causer une blessure profonde d'une distance pouvant aller jusqu'à 60 m. Il s'agit de flèches dont la fabrication demande beaucoup d'habileté, de travail et de matériaux différents. Environ 4 heures de travail sont nécessaires pour confectionner une de ces flèches.

Par contre, les fléchettes (*tsa-rip*) que les Zorós emploient pour la chasse aux petits oiseaux et aux petits rongeurs sont vite faites. C'est à partir du bois d'un palmier extrêmement flexible qu'on fabrique les hampes d'environ 1 m, très minces, pointues à une extrémité et ayant une petite encoche à l'autre.

D'autres flèches sont utilisées pour la pêche (*njap-y-kani*, *dipê-ap kani*, *ndabekut kani*). Elles sont légèrement plus courtes que les grandes flèches et leur pointe est formée par un bâtonnet de *Guilielma speciosa* très

Figure 2 L'arc et la flèche

- a) extrémité supérieure de l'arc montrant l'attache de la corde
- b) la section ovoïdale
- c) extrémité inférieure montrant l'attache qui permet de maintenir la corde tendue
- d) arc
- e) flèche

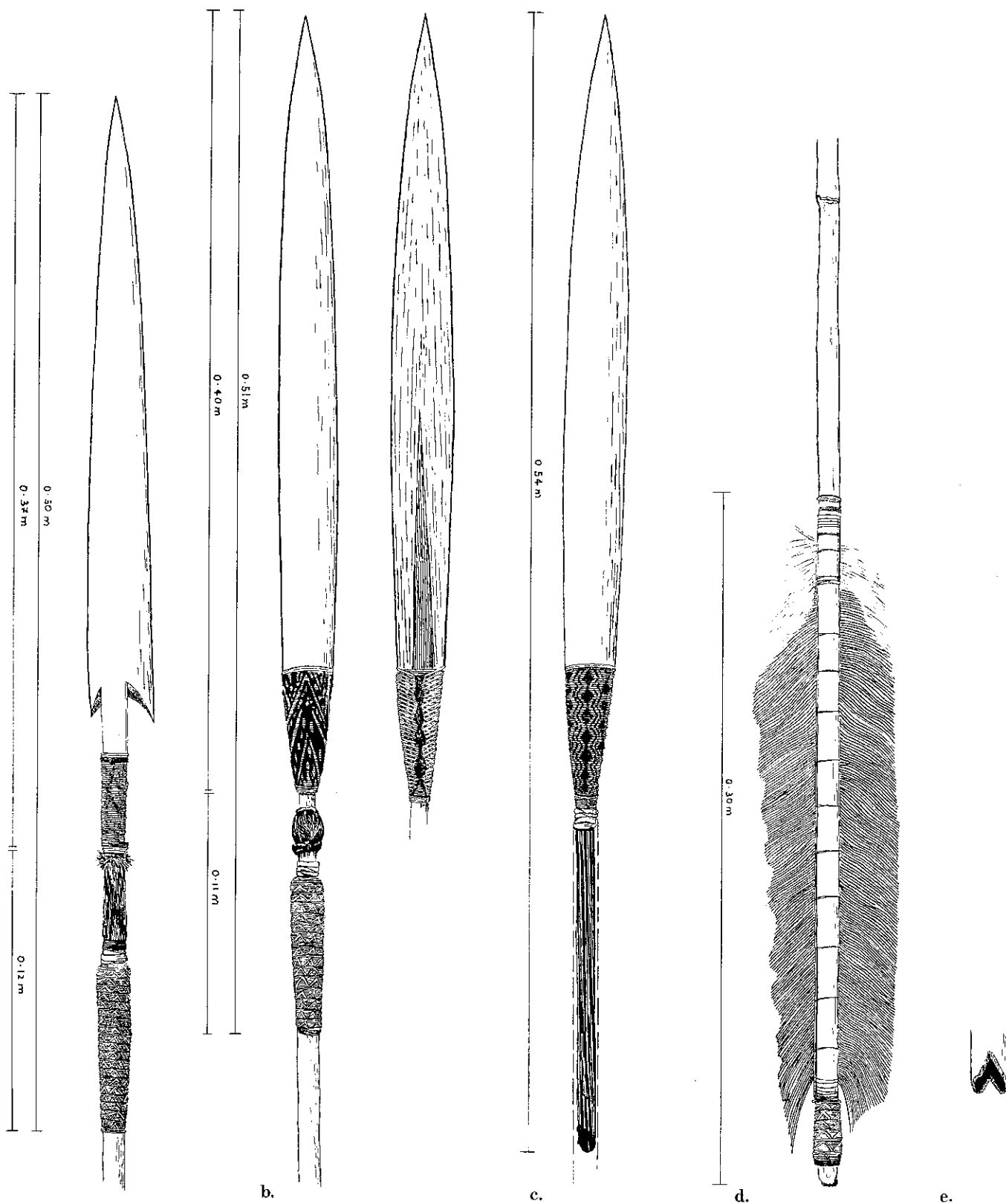


(dessin de Nathalie Cloutier)

Figure 3 Les parties de la flèche

- a) pointe de flèche avec duvet d'ara et poil de sanglier
- b) pointe de flèche montrant les deux faces
- c) pointe de flèche montrant comment la pré-hampe s'insère
- d) les ailerons
- e) l'encoche

(dessin de Nathalie Cloutier)



aiguisé, inséré directement dans la hampe et fixé par une ficelle noire. L'empennage est à peine marqué, fait par de courtes sections de demi-plumes attachées par une ficelle de coton. La même encoche est pratiquée après le dernier noeud de la hampe.

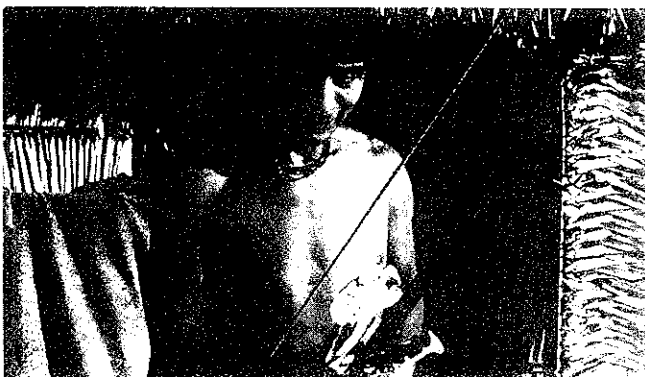
Tous les hommes savent faire l'arc aussi bien que les flèches et, pour le moment, dans la région où ils vivent, les matériaux nécessaires sont accessibles et abondants.

Le processus d'apprentissage du tir à l'arc commence pour les garçons dès l'âge de 2 ou 3 ans. Leurs pères commencent par leur fabriquer des arcs miniatures, qu'ils remplaceront par d'autres de plus en plus grands au fur et à mesure que les enfants grandiront. Une technique particulière est enseignée aux apprentis archers pour leur permettre de maximiser la force des bras et le poids du corps et de les investir simultanément dans la tension de l'arc. À l'âge de 15 ou 16 ans, ils maîtrisent parfaitement leur instrument.

On dit par ailleurs que les femmes savent aussi se servir de l'arc et des flèches et que, à l'occasion, elles n'hésitent pas à les employer avec une habileté qu'on dit comparable à celle de leurs partenaires masculins. Cependant nous ne les avons jamais vues à l'oeuvre et nous ne savons pas comment se fait leur apprentissage.

D'aussi loin que les personnes âgées du village se le rappellent, les Zorós ont toujours chassé avec l'arc et les flèches. Dans certaines circonstances cependant ils peuvent aussi tuer ou blesser des animaux avec d'autres instruments, tels des bâtons, des pierres, des couteaux, ou même avec leurs mains, mais il s'agit dans ces cas d'instruments conçus pour servir normalement à d'autres fins. Par contre ils n'emploient jamais de lance, de lacet, de trappe ou de sarbacane.

Les pointes de flèches étaient jadis enduites de poison, mais nos informations ne sont pas précises sur ce point. Sans doute les Zorós connaissent plusieurs sortes de poisons végétaux, et nous avons pu établir clairement qu'à la guerre ils se servaient, avec les grandes flèches, d'un type de poison qui n'était réservé qu'à cet usage ; pour la chasse, cependant, nous n'avons aucune certitude.



Tchurir, chasseur zoró, polissant son arc à l'aide de défenses de sanglier. (Photo Lionel Vallée)

Le fusil

Le fusil (*to nan*) connu des Zorós depuis l'époque du premier boom du caoutchouc – c'est-à-dire sûrement au moins à partir de 1914 (Roosevelt 1919) – est devenu un instrument de chasse usuel à partir de 1980.

Les fusils que les Zorós possèdent sont de calibre 16, fabriqués dans le sud du Brésil, et utilisent des cartouches à plomb (*to nan kap*). Ces cartouches sont confectionnées par les Zorós eux-mêmes à partir des divers composants (douille, culot, amorce, poudre et plombs) qu'ils obtiennent séparément.

Les Zorós prennent grand soin de leurs fusils et ils les lubrifient fréquemment, mais contrairement à ce qu'il en est pour l'arc et les flèches, ils ne possèdent ni la technique ni les outils pour s'en fabriquer et sont donc totalement dépendants de l'extérieur à cet égard.

Actuellement il y a 37 fusils au village zoró, tous en bon état. Ce sont seulement les hommes qui les utilisent et nous n'avons jamais vu de garçon de moins de quinze ans s'en servir. Les hommes de quinze ans et plus étant au nombre de 44, il est évident que la très grande majorité des hommes ont adopté le fusil. On pourrait ajouter que les sept hommes qui n'ont pas de fusil sont tous âgés de plus de 50 ans et que six d'entre eux ont quelqu'un dans la famille immédiate qui possède un fusil. Cela équivaut à dire que tous les chasseurs actifs ont un fusil et que même pour ceux qui n'en ont pas, l'approvisionnement en viande repose pratiquement sur le fusil.

La plupart de ces fusils ont été achetés lors du séjour des Zorós chez les Gaviões en 1980, les autres ont été acquis plus tard. Durant l'été 1984, un fusil comme ceux utilisés par les Zorós coûtait à Ji-Parana environ 200 000 *cruzeiros* (environ 100\$ U.S.), chiffre que les Zorós n'arrivent même pas à compter. Un jeu d'arc et de trois flèches était payé par la FUNAI, acheteuse officielle de l'artisanat zoró, à 10 000 *cruzeiros* (5\$ U.S.). Il aurait donc fallu 20 jeux d'arcs et de flèches pour un seul fusil, ce qui représente une quantité de travail vraiment importante. Normalement les garçons préfèrent travailler comme cuisiniers au poste de la FUNAI, et recevoir un fusil comme salaire à la fin d'une année de travail. Nous ne savons pas ce qu'un adulte pourrait faire pour obtenir un fusil car fabriquer 20 arcs et 60 flèches est un investissement tellement grand que personne n'y pense vraiment.

Pour l'approvisionnement en munitions, les Zorós dépendent aussi de la FUNAI qui elle-même ne peut en acheter qu'une quantité limitée. Un système de contrebande dont évidemment tout le monde est informé, arrive à fournir quelques munitions de plus, mais d'une façon générale il y a une grande rareté sur ce point. Quant à la qualité, il suffit de dire que nous-même avons dû un jour tirer trois fois sur le percuteur avant que l'amorce n'explose. Les Zorós considèrent cela normal.

Les chiens

Un dernier «instrument» de chasse, introduit lui

aussi – indirectement – par les Blancs mais depuis tellement longtemps que même les personnes les plus âgées se souviennent d'en avoir toujours vu dans leurs maisonnées, est le chien (*awiri*). Nous n'avons pas de recensement complet de la population canine du village, mais nos estimés nous permettent de considérer qu'il y a autant de chiens que d'êtres humains. Chaque noyau familial en possède plusieurs.

Quant à leur rôle dans l'activité de la chasse, nous n'arrivons pas vraiment à l'évaluer. En effet, nous avons constaté que les chiens doivent boire des potions végétales pour apprendre à reconnaître et trouver tel ou tel autre animal ; parfois on leur fait même des bains d'eau d'essences végétales qui sont censées reproduire l'odeur caractéristique d'un sanglier ou d'un tapir. On s'attendrait donc à une utilisation massive des chiens pour la chasse mais il arrive très souvent que les chasseurs renvoient les chiens qui voudraient les accompagner lorsqu'ils partent en forêt, de peur qu'avec leurs clabaudages ils ne fassent fuir les proies éventuelles.

Par ailleurs, même des femmes veuves et très âgées ont des chiens, qui ne participent jamais à des expéditions de chasse, et c'est parmi elles que se trouve la plus fervente adepte des bains d'essences végétales administrés aux chiens...

Les animaux chassés

Les animaux qui peuplent la forêt tropicale de l'Amazonie, on le sait, n'ont pas d'habitudes grégaires, sauf les singes et les sangliers. Sur un territoire donné, leur dispersion est aussi remarquable que la variété des espèces. Autrement dit, on peut trouver beaucoup d'animaux différents, mais pour la plupart des espèces il faut chercher les individus un par un. Ils vivent seuls ; pendant le jour, la plupart d'entre eux restent cachés dans leurs abris, préférant l'obscurité pour se déplacer en quête d'eau et de nourriture.

Le tableau ci-après énumère les espèces tuées et consommées pendant notre séjour. Des animaux sont recherchés plus que d'autres et les deux espèces de sangliers, *bebe* (*Tayassu albirostris*) et *bebe-kut* (*Tayassu tajacu*), sont au premier rang des préférences.

Il est courant de trouver dans les maisons zorós des petits de différents animaux gardés comme copains de jeu pour les enfants et soignés par les femmes avec une délicatesse attendrissante. Ce que Yost et Kelley disent au sujet des Waorani s'applique aussi aux Zorós : grandissant avec des bébés animaux, les enfants zorós apprennent dès leur tendre enfance à en reconnaître les cris et les comportements et, ce qui est fondamental pour les Zorós comme nous le verrons plus loin, les odeurs.

Certains animaux cependant ne sont jamais consommés. Ainsi, pendant notre séjour, on a tué des serpents et des rats sans que, toutefois, personne ne les mange. On

TABLEAU

Animaux tués et consommés pendant notre séjour

PORTUGAIS	FRANÇAIS	NOM SCIENTIFIQUE
<i>anta</i>	tapir	<i>tapirus terrestris</i>
<i>paca</i>	paca	<i>cuniculus paca</i>
<i>veado</i>	mazama	<i>mazama americana</i>
<i>cotia</i>	agouti	<i>dasyptocta fuliginosa</i>
<i>macaco</i>	singe hurleur	<i>lagotrix lagotricha</i>
<i>macaco</i>	singe	<i>cebus sp.</i>
<i>macaco</i>	singe	<i>ateles sp.</i>
<i>porco do mato</i>	sanglier	<i>tayassu albirostris</i>
<i>caititu</i>	sanglier	<i>tayassu tajacu</i>
<i>tatu</i>	tatou à 9 bandes	<i>dasyphus novemcinctus</i>
<i>tatu</i>	tatou à 6 bandes	<i>euphractus sexcinctus</i>
<i>tatu</i>	tatou géant	<i>priodontes giganteus</i>
<i>jacaré</i>	caïman	<i>caiman sclerops</i>
<i>jacaré branco</i>	caïman blanc	?
<i>mutum</i>	?	<i>crax l.</i>
<i>nhambu</i>	?	<i>crypturus sp.</i>
<i>arara</i>	ara	<i>ara macau</i>
<i>arara</i>	ara	<i>ara arauana</i>
<i>jacu-tinga</i>	?	<i>pipile jacutinga</i>
<i>tucano</i>	toucan	<i>ramphastos l.</i>

ne mange pas non plus les félins, mais exceptionnellement un ocelot (*Felis pardalis*) que l'on avait traqué et tué, fut un jour mangé par le chamane du village.⁴ Parmi les volatiles, seul le grand épervier (*Spizaetus tyrannus*) n'est pas considéré comme comestible.

Les techniques de chasse

Le jour

Pratiquement tous les chasseurs actifs possèdent maintenant les deux sortes d'armes : arcs et flèches, et fusil, mais c'est avec le fusil qu'ils préfèrent chasser quand ils ont les munitions nécessaires. Toutefois ils chassent au fusil comme ils le feraient avec un arc et des flèches, i.e. avec les mêmes tactiques et techniques. Ainsi faisant les Zorós n'exploitent pas vraiment tous les avantages que le fusil offre par rapport à l'arc (Hames 1979). Pour comprendre cela, observons une partie de chasse.

Les chasseurs zorós partent très tôt le matin, de préférence en équipe de trois ou quatre personnes, et ils cheminent le long des sentiers qui sillonnent la forêt. A la différence d'autres groupes qui se servent beaucoup de la

vision et de l'ouïe pour repérer le gibier, les Zorós se fient davantage à leur odorat et c'est avant d'entendre ou de voir qu'ils sentent si quelque animal – et de quelle espèce – est passé par là et s'il se trouve encore à proximité.

Quand une proie est détectée, les chasseurs abandonnent le sentier et s'enfoncent dans le boisé pour la localiser avec plus d'exactitude. Ils se séparent alors et avancent de façon à ce que l'endroit où se trouve l'animal soit au sommet d'un triangle fictif dont les deux autres sommets sont les points d'entrée dans la végétation de chaque couple de chasseurs. Dès que la localisation de la proie est plus clairement établie, c'est-à-dire dès que l'on peut l'entrevoir, l'habileté consiste à s'en approcher le plus possible. Qu'ils chassent avec le fusil ou avec l'arc et les flèches, les Zorós arrivent presque, avant de laisser partir le coup, à frôler leur victime. Parfois même ils préfèrent laisser fuir l'animal pour le traquer à nouveau par après, plutôt que de risquer de tirer s'ils considèrent qu'ils ne sont pas assez proches. C'est pour cela aussi, que de façon générale, quand le coup part, le résultat est sûr.

Cette technique trouve son explication dans la complexité et la quantité de travail requis par la fabrication d'une flèche. En effet, si la flèche manque sa cible et frappe quelque objet plus dur, un arbre ou une pierre par exemple, la pointe s'abîme et devra être remplacée si l'on veut utiliser encore le reste de la flèche. La situation est à peu près identique, d'une certaine façon, si la chasse se fait au fusil, et ceci tant à cause de la difficulté à obtenir des munitions qu'à cause de leur mauvaise qualité. Nous avons déjà mentionné qu'il faut tirer plusieurs fois sur le percuteur pour que l'amorce explose. Ajoutons que, quand le coup part, son efficacité est sensiblement réduite par rapport à celle des munitions disponibles sur le marché, car les Zorós ne peuvent mettre qu'une douzaine de plombs dans chaque cartouche à cause des difficultés d'approvisionnement, et que même ces douze plombs ne sont pas toujours parfaitement sphériques. La gerbe, donc, est loin d'être régulière.

Pour ce qui est de la chasse aux oiseaux, les Zorós ne tirent jamais un oiseau au vol. Ils le suivent éventuellement dans la mire, mais encore une fois le coup ne partira que si l'oiseau se pose sur un arbre ou par terre, à une distance jugée satisfaisante. Cela aussi, on le comprend aisément, est une technique d'archers : on agit comme si les multiples plombs d'une cartouche étaient une simple pointe de flèche.

Les Zorós ne tirent donc que lorsque le coup est sûr, et cette technique est un héritage de leur tradition d'archers. Ajoutons encore qu'en plus d'avoir la certitude de ne pas gaspiller son coup, l'archer Zoró qui tire de quelques mètres à peine peut compter sur une force d'impact telle que la pointe de sa flèche transperce le corps de l'animal et sort de l'autre côté. À cet égard il est à noter que la même technique, appliquée au fusil, annule les deux avantages majeurs que Hames voit à l'utilisation de cette dernière arme, à savoir une plus grande portée et conséquemment

un meilleur impact. Ainsi, si les Zorós choisissent d'utiliser tout de même le fusil, on doit attribuer ce fait à d'autres raisons.

L'obscurité

Une autre technique de chasse, très différente, introduite par la FUNAI pour approvisionner en viande ceux et celles qui travaillent au poste, consiste à sortir la nuit, avant le lever de la lune. Équipés d'un fusil et d'une lampe de poche, les chasseurs scrutent systématiquement les alentours des petites rivières où les animaux, à cette heure-là, vont s'abreuver. Ils ne cherchent pas à voir l'animal qui, effrayé par cette lumière artificielle, se cache dans la végétation, mais à voir plutôt le reflet du faisceau de lumière envoyé par la lampe de poche dans les yeux de l'animal qui constituent alors une cible visible dans l'obscurité de la forêt, même de très loin. C'est sur cette cible, souvent sans rien voir de plus, que les chasseurs déchargent leurs fusils. Il s'agit d'une technique praticable seulement au fusil, car la cible se trouve ainsi réduite à l'espace situé entre les deux yeux de la bête. Le chasseur tire juste au-dessous, là où il imagine le museau, et il compte sur la gerbe des plombs pour atteindre l'animal qu'il ne voit pas.

C'est une méthode très efficace en termes de production de viande, mais écologiquement dangereuse pour la sauvegarde des ressources animales sur lesquelles les Zorós peuvent compter. En quelques heures, une équipe de deux chasseurs ont un jour tué quatre pacas (*Cuniculus paca*) et un tatou (*Dasyphus novemcinctus*). Les Zorós n'aiment pas ce genre de chasse et la pratiquent seulement quand ils y sont obligés par les fonctionnaires de la FUNAI. Ce refus collectif et le fait qu'ils n'aient jamais pratiqué la chasse nocturne avant la « pacification » – même s'ils connaissaient très bien les habitudes noctambules de leurs proies – témoignent d'une forme de préoccupation écologique et d'une clairvoyance qui leur ont permis d'exploiter pendant très longtemps les ressources de leur territoire sans jamais les épuiser.

L'emplacement de l'actuel village ne remonte qu'à deux ou trois ans et le gibier est encore abondant aux alentours. Il est rare que les chasseurs rentrent sans ramener du gibier, et cela sans avoir eu à s'éloigner outre-mesure. Toutefois si les fonctionnaires de la FUNAI continuent d'exiger des Zorós qu'ils aillent chasser la nuit, on peut prévoir des problèmes à moyen terme.

LE FUSIL OU L'ARC ?

Pendant notre séjour il arriva que, pour plusieurs raisons, les chasseurs restèrent un mois entier sans munitions. Alors les jeunes chasseurs qui avaient toujours chassé avec le fusil – puisque leur accession à l'âge de chasser coïncidait ou était postérieure à l'intro-

duction des fusils – ont refusé de participer à la chasse avec l'arc et les flèches. Ils savent cependant manier parfaitement ces armes, comme nous avons eu l'occasion de constater lors de l'abat rituel d'un sanglier, et au cours des expéditions ils appliquent exactement les mêmes techniques d'archers que leurs collègues aînés. Ils expliquent que ce genre de chasse se faisait «auparavant», préférant exécuter de menus travaux – souvent inutiles – au poste de la FUNAI pour avoir droit à des rations de viande de mullet séchée. Tout le poids de l'approvisionnement en viande tomba alors sur le dos des chasseurs un peu plus âgés, qui prirent leurs arcs et flèches et ramenèrent au village autant de viande que d'habitude avec les fusils.

Nous n'avons pu trouver aucune raison technique qui justifierait la préférence que les Zorós accordent au fusil plutôt qu'à l'arc et aux flèches. Refusant collectivement la chasse nocturne où le fusil aurait vraiment l'avantage par rapport aux armes traditionnelles, ils le préférèrent en effet pour la chasse de jour où sa supériorité et ses possibilités se trouvent annulées par leur manière de l'employer et où leurs techniques d'approche assureraient pourtant à leurs flèches une portée et un impact largement suffisants pour tuer les animaux qu'ils veulent. Pourquoi alors ce choix clair et incontestable du fusil ? Il est très difficile de l'expliquer, mais nous croyons qu'il faut rappeler des facteurs un peu plus complexes que les seules possibilités offertes par l'une ou l'autre technologie : nous sommes convaincu que le passé guerrier de ce peuple et le processus de leur intégration à l'univers des blancs constituent les deux raisons principales à cet état de fait.

La guerre

Guerriers courageux et très efficaces, les Zorós étaient craints dans toute la région aussi bien par les blancs qui osaient s'aventurer dans leurs forêts que par les autres groupes indiens qui y habitent depuis longtemps. Connus depuis toujours comme des archers expérimentés et très habiles dans le maniement des armes, ils développèrent un genre d'*ethos* guerrier et se constituèrent même, semble-t-il, des sociétés guerrières, «*os da briga*». La guerre inter- et intra-tribale était une activité très valorisée et, là où les flèches ne pouvaient se rendre, les pouvoirs maléfiques des chamanes suppléaient.

Quand les blancs ont commencé à envahir leur territoire – d'abord les chercheurs de caoutchouc (Roosevelt 1919), puis beaucoup plus tard les éleveurs –, les Zorós leur menèrent une guerre sans quartier. Ce ne fut qu'après plusieurs années que, décimés par les épidémies, la famine et, bien sûr, la guerre, ils déposèrent les armes et se rendirent aux envahisseurs blancs qui avançaient sur leurs territoires à l'est et à l'ouest, serrant les Amérindiens dans une tenaille mortelle (voir encadré «Colons»).

Nous croyons que cette défaite fut pour beaucoup dans l'acceptation des armes à feu. Il est vraisemblable

LES COLONS

Au début des années 70, face aux problèmes majeurs d'accès à la terre dans les régions brésiliennes de plus ancienne colonisation, les paysans furent obligés de prendre le chemin de l'Amazonie où, leur disait-on, la terre n'attendait que des bras pour la travailler.

La dernière phase d'occupation de l'Amazonie, amorcée à ce moment, se caractérise donc par des déplacements significatifs, sur quelques milliers de kilomètres, de masses importantes de personnes – de l'ordre de plusieurs millions. Cependant l'INCRA (Institut national de colonisation et de réforme agraire), organisme gouvernemental créé pour attirer les gens en Amazonie et en régler le flux, et pour organiser l'accès à la terre, perdit vite le contrôle de l'opération sans que, pour autant, la migration s'arrête.

Arrivés en Amazonie de tous les États du Brésil, les colons cherchent en effet des terres en dehors des schémas de travail de l'INCRA et vont s'installer tantôt sur des terres publiques ou sur des grands domaines encore en friche, tantôt sur des terres indiennes. Des conflits et des morts seront la conséquence normale de ce genre d'occupation spontanée qui, dans le cas des terres indiennes, provoquera l'intervention de la FUNAI. Au moment où celle-ci sévira, les Amérindiens auront toutefois déjà perdu de larges portions de leur territoire ancestral, territoire qui sera réduit davantage encore lorsqu'il finira par être légalement établi en réserve, à la suite d'un long processus bureaucratique.

D'ailleurs les réserves elles-mêmes ne sont pas à l'abri des occupations spontanées, car les colons continuent à affluer en Amazonie à un rythme beaucoup plus rapide que la capacité d'accueil de l'INCRA, et, favorisée en outre par l'inertie de la FUNAI, la mode d'occuper des terres indiennes s'est solidement affermie. En octobre 1984, toutes les réserves placées le long de la route BR-364 se trouvaient envahies.

que les Zorós ne se soient jamais vraiment demandés si le fusil est meilleur que l'arc et les flèches, constatant simplement que celles-ci n'ont pu faire taire les fusils et attribuant cette défaite militaire, entre autres, à la supériorité de l'arsenal de l'ennemi. Ils croient donc, et nous l'avons vérifié à maintes reprises, que les armes des blancs sont supérieures aux leurs et, conséquemment, ils veulent en posséder. Non par désir de vengeance contre les blancs, ni par souci de protection contre les représailles des tribus jadis ennemies, mais pour être considérés comme des blancs.

L'entrée dans le monde des blancs

A partir de 1978, l'organisation officielle du gouvernement brésilien en charge des affaires indiennes (FUNAI) [voir encadré] ouvrait un poste chez les Zorós. Le mode de vie de ceux-ci s'en trouva très tôt altéré. Réunis en un seul village et forcés de défricher de

LA FUNAI

La législation brésilienne actuelle considère les Amérindiens comme des mineurs dont les actes n'ont aucune valeur légale et nécessitant, donc, un tuteur : la FUNAI (Fondation nationale des Indiens). Créée en 1967 sur les ruines de l'ancien Serviço de Proteção ao Índio, miné par l'incompétence et la corruption, la FUNAI est la seule responsable de toutes les affaires indiennes, comme par exemple attirer un groupe amérindien en situation de non-contact, ou même octroyer les permis de recherche aux amérindianistes étrangers...

La FUNAI a reçu la tâche de représenter les Amérindiens et de défendre leurs droits face à la société nationale, mais son action se caractérise, depuis ses origines, par une contradiction fondamentale : elle est en effet au service du ministère des Affaires intérieures dont les objectifs, spécialement en Amazonie, constituent la principale cause des attentats à la survie des Amérindiens et vont à l'encontre de la préservation de leur territoire et de leur autonomie.

Administrée la plupart du temps, au cours de ses dix-huit ans d'existence, par des militaires totalement ignorants des questions indiennes, la FUNAI a exercé, sauf pour une courte période en 1984, un pouvoir monolithique sur le sort des Amérindiens, excluant tout autre secteur de la société civile, et les Amérindiens eux-mêmes, de toute prise de décision. Elle a même fini, dans les faits, par légitimer les génocides et les ethnocides qui caractérisent l'histoire récente des peuples amérindiens du Brésil.

vastes aires pour y élever des plantations, ils furent transformés en agriculteurs et contraints d'apprendre les rudiments du portugais, car les fonctionnaires de la FUNAI refusaient pour leur part d'apprendre la langue zoró, qu'ils considéraient peu favorablement. Bref, les Zorós furent l'objet d'une cure radicale et accélérée de «brésilianisation» orientée par une idée fort simple : tout ce qui est autochtone est mauvais et tout ce qui est brésilien est bon, par définition. Les Indiens qui avaient réussi à survivre jusque-là n'avaient désormais d'autre choix que de souscrire à ces nouvelles valeurs.

Cherchant remède dans la fuite face à la brutalité et à la violence de certains fonctionnaires de la FUNAI, ils allèrent en 1980 se réfugier auprès des Gaviões, un groupe du même complexe culturel tupi-mondé, à quelque cinq jours de marche de leur propre village. Au village gavião, ils trouvèrent des missionnaires américains de la secte fondamentaliste New Tribes Mission et, pendant la courte période qu'ils y passèrent, ils furent l'objet d'attentions spéciales de la part de ces missionnaires qui, dans leur oeuvre, se faisaient aider par des Gaviões précédemment convertis. Ainsi tous les Zorós se convertirent-ils à la nouvelle religion.

La nudité devint péché ; les boissons de manioc ou de maïs, légèrement alcoolisées, devinrent également péché ; les danses, la musique, les célébrations et les rites

traditionnels acquirent le statut de manifestations diaboliques. Encore une fois, tout ce qui était tout simplement autochtone était le mal et tout ce qui était occidental était le bien, mais, cette fois, par la volonté de Dieu.

C'est au cours de cette période et dans ce contexte que la plupart des Zorós obtinrent des fusils. On leur apprit à extraire et à fumer le caoutchouc à la manière brésilienne et, quand ils en eurent accumulé une quantité jugée suffisante, un groupe d'hommes fut guidé par la FUNAI du village gavião à la ville brésilienne de Ji-Paraná (Rondonia) où ils le vendirent pour acheter des fusils. Aucune démonstration n'avait eu lieu au village gavião pour convaincre les Zorós de la prétendue supériorité des fusils par rapport à l'arc et aux flèches : étant des outils brésiliens et occidentaux, les fusils étaient excellents par définition et ils étaient bons par la volonté du dieu des missionnaires américains. Les Zorós y crurent donc.

CONCLUSION

Pendant notre séjour nous avons vu les chasseurs zorós à l'oeuvre et nous sommes maintenant convaincu que ce ne sont pas les caractéristiques techniques du fusil qui les ont motivés à se le procurer. En effet, du point de vue de la rentabilité – l'*input/output ratio* –, nous n'avons observé aucune différence marquée entre les deux technologies.

Il ressort également de nos observations que la rentabilité immédiate et l'utilitarisme ne sont pas les seuls objectifs du chasseur zoró. Une partie de chasse, nous l'avons constaté, est pour lui beaucoup plus que la simple poursuite d'un animal, tout le monde qui y a un jour pris part avec des autochtones le sait. On cherche des fruits, on localise des plantes utiles, on prend des bains, on explore la forêt, on vit quoi ! Il y a donc une portion importante de la vie sociale qui s'y déroule. Loin d'être pour les Zorós le simple concentré de protéines dont parlait Ross, le sanglier est en effet le mets de choix de leur alimentation, le poil pour décorer les pointes de flèches, les défenses pour polir les arcs, le test d'habileté du chasseur et même le copain de leurs enfants. À cet égard, l'arc et les flèches auraient pu continuer d'être des outils de chasse aussi adéquats que le fusil.

D'autre part, il ne faut pas négliger non plus d'autres aspects de la question. Pourquoi une société dans laquelle tout est en changement – changement induit et accéléré par la FUNAI et qui finit par atteindre la façon même dont cette société pense et se comprend elle-même – pourquoi cette société devrait-elle refuser de changer aussi ses armes ?

Finalement, quand le chasseur Wao a répondu à Yost et à Kelley qu'il préférerait le fusil à la sarbacane parce que le premier «makes such a beautiful noise» (1983 : 191), pourquoi ces deux anthropologues n'ont-ils pas cru bon de le croire ? Et s'ils n'étaient pas disposés à accepter sa réponse, pourquoi alors l'ont-ils interrogé ?

NOTES

¹ Pour une liste des intervenants on pourra consulter Yost et Kelley 1983 : 189-190.

² Aucune étude scientifique n'a été publiée, jusqu'à présent, à leur sujet. Roosevelt passa dans leur région en 1914 et nous a laissé un récit de son voyage (1919). Toute la littérature existante se réduit à quelques documents dans les archives du Regional Rondônia du CIMI ; à un reportage photographique, Praxedes 1977 ; à deux rapports d'un anthropologue brésilien, Gambini 1983 et 1984 ; à la contribution de D. Moore à une publication de Cultural Survival (1981) ; et à quelques coupures de journaux.

Deux anthropologues norvégiens, L. Lovold et E. Forseth, travaillent sur des données recueillies auprès des Zorôs quand ceux-ci se réfugièrent chez les Gaviões.

³ L'âge auquel nous faisons référence a été établi par un groupe de personnes composé de l'infirmier du village, du chef intérimaire du poste de la FUNAI, de l'anthropologue brésilien Roberto Gambini et de nous-même.

⁴ Les félins et les chamanes entretiennent des relations qui n'ont pas encore été élucidées. Ce phénomène est répandu dans toute l'Amérique latine (Clastres 1980) et en effet on le trouve aussi dans le complexe culturel Tupi-Mondé (Coimbra Jr. 1980).

BIBLIOGRAPHIE

- CHAGNON, Napoleon A., et Raymond B. HAMES, 1979 : «Protein Deficiency and Tribal Warfare in Amazonia : New Data». *Science* 203 (4383) : 910-913.
- CIMI, 1985 : *Pores indígenas no brasil e presença missionária*. Brasília, Cimi.
- CLASTRES, Pierre, 1980 : *Recherches d'anthropologie politique*. Paris, Seuil, 248 p.
- COIMBRA Jr., Carlos E.A., 1980 : *Relatorio das atividades de pesquisas desenvolvidas por Carlos Everaldo Alvares Coimbra Junior entre os Surui do Posto Indígena 7 de Setembro, no Território Federal de Rondônia, no período de 25.12.79 a 17.01.80*. Ms., 42 p.
- GAMBINI, Roberto, 1983 : *Relatorio de visita à Frente de Atração Zoro*. Ms., 34 p.
- , 1984 : *Segundo Relatorio de visita à Frente de Atração Zoro*, Ms., 31 p.
- GROSS, Daniel, 1975 : «Protein Capture and Cultural Development in the Amazon Basin». *American Anthropologist* 77 : 526-549.
- HAMES, Raymond B., 1979 : «A Comparison of the Efficiencies of the Shotgun and the Bow in Neotropical Forest Hunting». *Human Ecology*, 7(3) : 219-252.
- HARRIS, Marvin, 1971 : *Culture, Man, and Nature, An Introduction to General Anthropology*. New York, Crowell, 660 p.
- , 1974 : *Cows, Pigs, Wars, and Witches : The Riddles of Culture*, New York, Random House, 276 p.

LÉVI-STRAUSS, Claude, 1955 : *Tristes Tropiques*. Paris, Plon, 504 p.

LIZOT, Jacques, 1977 : «Population, Resources, and Warfare Among the Yanomami». *Man* (N.S.) 12 : 497-517.

MINDLIN, Elisabeth Lafer, 1984 : *Os Surui da Rondônia*. Thèse de doctorat présentée à la Pontificia Universidade Católica de Sao Paulo, 246 p.

MOORE, Denny, 1981 : «The Gavião, Zoro, and Arara Indians». *In the Path of Polonoroeste : Endangered Peoples of Western Brazil*. Cultural Survival Occasional Paper 6 : 46-52.

—, 1984 : *Syntax of the Language of the Gavião Indians of Rondonia, Brazil*. Thèse de doctorat présentée à la City University of New York.

PRAXEDES, Cesarion, 1977 : «Primeiro Encontro com os Índios Zoros». *Revista Geografica Nacional*, Novembro, 38 : 68-79.

RIBEIRO, Darcy, 1982 : *Os Índios e a Civilização, A Integração das Populações Indígenas no Brasil Moderno*. Petropolis, Editora Vozes, 509 p., 4^e éd.

RODRIGUES, Aryon Dall'Igna, 1958 : «Classification of Tupi-Guarani». *International Journal of American Linguistics* 24 : 231-234.

—, 1964 : «A Classificação do tronco linguístico Tupi». *Revista de Antropologia*, 12 (1 et 2) : 99-104.

ROOSEVELT, Theodore, 1919 : *Through the Brazilian Wilderness*. New York, Charles Scribner's Sons, 410 p.

ROSS, Eric B., 1978 : «Food, Taboos, Diet, and Hunting Strategy : The Adaptation to Animals in Amazon Cultural Ecology». *Current Anthropology* 19(1) : 1-36.

SAHLINS, Marshall D., 1972 : *Stone Age Economics*. Chicago et New York, Aldine/Atherton, 348 p.

WORLD BANK, 1981 : *Brazil, Integrated Development of the Northwest Frontier*. Washington D.C., The World Bank, 101 p.

YOST, James A., et Patricia M. KELLEY, 1983 : «Shotguns, Blowguns, and Spears : The Analysis of Technological Efficiency». In R. B. Hames et W.T. Vickers (eds.), *Adaptive Responses of Native Amazonians*. New York, Academic Press : 189-224.

REMERCIEMENTS

Notre étude s'inscrit dans un projet de recherche en anthropologie médicale auprès de différentes populations amérindiennes de l'Amazonie. Poursuivi depuis quelques années déjà par un groupe de chercheurs de l'Université de Montréal sous la direction du professeur Lionel Vallée, ce projet a été rendu possible grâce à l'appui financier du MEQ à l'intérieur de son programme FCAC. Pour le voyage au Brésil en 1984, nous avons reçu aussi une aide financière de l'Association canadienne d'études latino-américaines et caraïbes (ACELAC). Nous tenons à leur manifester notre gratitude et notre reconnaissance.

Nous tenons à remercier aussi Mme Sophie Cloutier, MM. Lionel Vallée, Pierre Beaucage et Robert Crépeau qui ont gentiment accepté de lire notre texte et nous en ont fait des commentaires fort intéressants.

Les dessins sont le fruit du travail de l'artiste Nathalie Cloutier : à elle aussi notre *abea* («merci», en langue zoro) sincère et amical.